

Les débuts de l'Université moderne à Cluj : le Collège jésuite entre 1579 et 1581

IOAN-AUREL POP
LIANA LĂPĂDATU

Le collège fondé à Cluj en 1579-1581 est à l'origine de l'université moderne et de celle contemporaine actuelle, européenne, qu'on appelle avec fierté Alma Mater Napocensis.

Ioan-Aurel Pop

Professeur à la Faculté d'Histoire et Philosophie de l'Université Babeş-Bolyai, directeur du Centre d'Études transylvaines. Auteur de plusieurs ouvrages, dont **Români și maghiarii în secolele IX-XIV** (Les Roumains et les Hongrois aux IX^e-XIV^e siècles) (1996, 2003), **Los Rumanos y Rumanía** (2006).

Liana Lăpădatu

Chercheur et traductrice au Centre d'Études transylvaines.

APRÈS LA vague d'universités médiévales fondées en Europe occidentale et centrale aux XII^e-XIV^e siècles, l'enseignement supérieur reçut une nouvelle impulsion pendant la Renaissance, à l'époque de la Réforme protestante, de même qu'au temps de la Réforme catholique et de la Contre-Réforme. La seconde moitié du XVI^e siècle fut, pour l'espace de l'Europe centrale, décisive en ce sens. L'Empire romain-germanique, la Pologne et la Hongrie avaient subi des transformations substantielles, qui allaient par la suite en influencer toute l'évolution. De tous les territoires de l'ancienne Hongrie, devenus objets de dispute entre Ottomans et Habsbourgs, c'est la partie orientale, qu'on appelait à ce moment-là la principauté de Transylvanie,¹ qui fut la plus favorisée par la fortune. Elle préserva ses formes d'organisation interne, alors que le pouvoir continua à être exercé par les mêmes trois états, devenus « nations » (la noblesse hongroise, les Saxons et les Sicules). La plus grande transformation interne fut

le triomphe de la Réforme, qui fit de la Transylvanie une principauté protestante. Le système politique et religieux de la principauté de Transylvanie, formé de 1541 à 1570, reposait sur les trois « nations » reconnues et les quatre « religions reçues » – calviniste, luthérienne, unitarienne et catholique. Dépouillé de ses propriétés et de ses locaux de culte, sans hiérarchie et complètement désorganisé, le catholicisme était cependant presque annihilé. La mort du prince Jean Sigismond (qui avait, durant sa vie, embrassé quatre confessions, pour finir unitarien !) et l'avènement du catholique Étienne Báthory, en 1571, promettaient de rétablir, au moins partiellement, l'équilibre des forces. Comme les confessions protestantes étaient plus puissantes que ne l'avaient pensé certains protagonistes, le processus de redressement du catholicisme s'avéra hésitant et extrêmement difficile.² Si les mesures prises par le Concile de Trente (1545-1563) précisaient clairement la voie à suivre, le Saint-Siège fit de son mieux pour combattre la Réforme, refaire et renouveler le catholicisme à l'aide du pouvoir politique, de certains princes restés fidèles à Rome. Face à la rationalité de la foi, que le protestantisme avait affirmée aussi dans le domaine de l'interprétation des textes sacrés, l'Église catholique porta plus d'attention à l'enseignement supérieur. Pour atteindre ses buts dans le domaine de l'éducation, elle se servit notamment de l'Ordre jésuite ; profitant de l'atmosphère plus favorable instaurée après l'avènement des Báthory et répondant à l'invitation expresse du prince Étienne, cet ordre organisa plusieurs missions en Transylvanie.

LA RÉORGANISATION du système éducationnel au sein de l'Église catholique avait déjà démarré avant la Réforme, au début du XVI^e siècle, avec un accent particulier mis sur l'étude des Saintes Écritures et l'éducation liturgique du clergé. C'est cependant le Concile de Trente qui allait poser les nouveaux fondements de l'éducation. La cinquième session du concile, du 17 juin 1546, formula le II^e canon, intitulé *Super lectione et predicatione*, qui instituait l'étude des Saintes Écritures et des arts libéraux dans les cathédrales, les couvents et tout autre forme de réunions religieuses. Le 15 juillet 1563, le XVIII^e canon (*Super reformationem*) de la vingt-troisième session du même concile stipulait que les diocèses devaient être pourvus d'un séminaire destiné à former un clergé spirituel, pastoral et intellectuel, qui soit capable de prêcher, célébrer la messe, confesser et absoudre les pénitents, autrement-dit de devenir de véritables « pasteurs des âmes ». Le même intérêt était porté à l'éducation laïque, susceptible de forger une nouvelle élite. Le terme « collège » (*Collegium*) désignait tant les écoles supérieures confessionnelles, destinées à la formation de futurs prêtres, que les écoles supérieures laïques (appelées aussi *seminaria laicorum, convicta*). Ces institutions d'enseignement connaîtront un essor consi-

dérable à l'époque de Charles Borromée, l'archevêque de Milan, promoteur fervent de ce système éducationnel, qui supposait le renouveau de l'action pastorale dans les diocèses et les paroisses, dans la société tout entière, par le biais de l'enseignement. La confiance du prélat milanais dans les pères jésuites se traduisit par la fondation de hautes écoles – collèges et séminaires – destinées à la formation des jeunes, principalement en Italie, tels le collège-convict Borromée de Pavie (1561), le séminaire majeur St. Jean à Milan (sous les jésuites de 1563 à 1579), le collège de Brera (1564), le collège Ste. Marie d'Ascona, les écoles de Verceil, Vérone, Brescia, Bergame, Gênes etc. Ces collèges et séminaires allaient servir de modèles pour ceux fondés en Suisse (Lucerne, Fribourg, Locarno), Bavière, Pologne etc.

L'ordre jésuite disposait donc de son propre réseau d'enseignement, d'une stratégie bien élaborée, qui ne tarda pas à porter ses fruits. Les plus importantes de ces institutions étaient les collèges majeurs, les équivalents des universités. À une époque où de telles écoles proliféraient en toute l'Europe occidentale, les projets de ce genre commençaient à germer en Transylvanie aussi. Une tentative de fondation d'une école catholique à Șimleu Silvaniei, sur le domaine de la famille Báthory, était déjà signalée avant l'an 1571. Au moment où Étienne Báthory fut élu prince, en 1571, il se proposa de créer cette école à Cluj, dans le local de l'ancien couvent franciscain fondé par Mathias Corvin, que les frères avaient abandonné. L'idée de fonder un collège jésuite à Cluj, chef-lieu de la Transylvanie, ou dans le voisinage, était tout aussi vivante en 1578, encouragée également par les succès de la politique scolaire des protestants. La ville de Cluj devint à ce moment un foyer de débats confessionnels entre protestants et catholiques, et notamment entre les courants réformés. Ceux qui entretenaient les disputes étaient les sociniens, formés d'un groupe de réfugiés polonais et d'un petit nombre d'Italiens, qui mirent les bases de l'unitarisme (le courant anti-trinitaire). La première tentative, malheureusement échouée, de fonder un collège réformé à Cluj vint de la part des protestants, plus précisément des calvinistes, qui en 1565 eurent l'idée de créer cette école par une décision de la Diète, avec des professeurs venus de Suisse et de France (dont Petrus Ramus). D'autres initiatives notables en matière d'enseignement, et toujours à Cluj, ont appartenu aux unitariens. Le catholicisme profita des avantages créés par la famille royale et princière Báthory pour inaugurer officiellement, le 20 décembre 1579, les écoles jésuites de Cluj-Mănăștur et, le 11 janvier 1580, les premiers cours de grammaire destinés aux deux classes du cycle primaire. Autrement dit, les débuts de l'enseignement jésuite sont liés à l'ancien couvent bénédictin de Cluj-Mănăștur (fondé au XII^e siècle). Le 14 mai 1581, après la première année de fonctionnement, ces écoles furent transférées à Cluj, soit *intra muros*, dans la ville proprement dite, où elles allaient fonctionner comme

deux institutions distinctes : le collège et le séminaire. Le support matériel en fut assuré par le prince Étienne Báthory, qui donna aux jésuites l'ancien abbaye de Cluj-Mănăştur et les villages de Mănăştur (avec 160 serfs), Baciú (avec 93 serfs) et Leghia (avec 77 serfs), estimés à 5 000 écus, ainsi qu'un revenu de 1 500 écus. Par le diplôme de fondation du collège, émis à Wilna (Vilnius), le 12 mai 1581, les « paters » recevaient aussi l'ancien couvent des Franciscains, situé Platea Luporum,³ « attenant à la muraille de la cité, avec l'église, le jardin, le terrain, les tours et toutes les terres environnantes », ayant appartenu aux soi-disant frères franciscains, ainsi que la maison voisine (avec toutes les dépendances), où avaient autrefois habité les religieuses, « pour en faire une école », soit ce collège. On leur faisait également don de trois villages, à savoir Chinteni (avec 92 serfs), Tiburcz (avec 36 serfs) et Băgara (avec 41 serfs) ; en 1583 ils reçurent deux étangs et mille ducats hongrois à toucher tous les ans du cens de cathèdre saxon, destinés au séminaire. Le couvent situé « rue des Loups », près de la Tour des Tailleurs était en fait l'ancien couvent franciscain fondé par le roi Mathias Corvin (1458-1490) en 1486 (et achevé en 1516), tombé en ruine après la victoire de la Réforme. Quant aux villages dont il était question, ils étaient assez grands pour ce temps-là, comptant environ cinq cents familles de paysans au total, roumains pour la plupart.⁴ Le collège jouissait donc d'une relative prospérité, ce qui encouragea la fondation d'un séminaire ; le collège et le séminaire étaient pourvus d'une bibliothèque et fonctionnaient selon des règlements claires en ce qui concerne les attributions des professeurs, les disciplines enseignées, la structure des cours, les bourses d'étude etc. La restauration du couvent de Cluj démarra en 1580, après des discussions acerbes :

*Le prince éclairé [Christophe Báthory], le troisième jour des Rameaux, y fit envoyer son chancelier, accompagné de l'architecte italien, qui devait dresser les plans des bâtiments des écoles et transformer le couvent en une maison à nous. Nous tombâmes donc d'accord que l'endroit approprié à cette entreprise était auprès du couvent, où avaient auparavant logé les religieuses et où allaient être bâties cinq écoles, pourvues de portiques et de colonnes sur les deux côtés. L'espace employé sera suffisamment grand. Et la troisième partie sera achevée, elle aussi, au délai convenu. L'ancien réfectoire du couvent, ainsi que la cuisine et la resserre devraient être transformés à notre usage personnel, alors que l'étage sera réservé aux quatre grandes chaudières de chauffage (*hypocausta et cubacula*) et aux chambres à coucher d'au moins vingt lits. La toiture du couvent sera refaite en totalité. Hier, le prince fit envoyer deux chevaux pour transporter le sable. Toutes les écoles et les demeures de nos frères seront bâties au plus vite, pour qu'on puisse emménager en été.*

Les jésuites avaient écrit à Rome que les frais de restauration de la cour intérieure du couvent, de l'enceinte avec les locaux adjacents et d'édification des nouveaux bâtiments scolaires pourraient s'élever à 8 000 florins. Cependant les travaux de restauration et de construction avancèrent plus lentement qu'on ne l'avait espéré, à cause du manque de fonds, de l'hostilité du milieu citadin et des facteurs politiques, protestants pour la plupart. L'architecte en chef et directeur du chantier fut le « frère » Massimo Milanese, originaire de Florence, bon connaisseur de l'architecture italienne du temps et du « modèle jésuite » de construction des bâtiments destinés aux collèges et aux séminaires. Le seul nom conservé de tous ceux qui y ont travaillé est celui d'un maître maçon, Gioan Petro.

L'institution principale devait devenir un collège majeur (*collegium maius*), c'est-à-dire l'équivalent des universités et académies consacrées de l'époque. L'ouverture officielle, en avril 1581, se fit en présence du prince Christophe Báthory (le frère de l'autre prince, devenu roi de Pologne). Le privilège du 12 mai 1581 conférait au collège de Cluj le rang d'académie. Ce document et les autres privilèges allaient être confirmés par le pape Grégoire XIII le 9 février 1582. Le collège devait avoir trois facultés (théologie, philosophie et droit) et, selon le modèle des « académies d'Italie, France, Espagne et Germanie », les étudiants allaient, à la fin de leurs études, obtenir tous les grades et les titres consacrés, soit *baccalaureus*, *magister* et *doctor*. En dépit d'un début assez timide, avec seulement deux classes de grammaire (à Cluj-Mănăştur, de 1579 à 1581) formant le cycle inférieur, une fois installé dans la cité le collège aura aussi une classe d'humanités et une autre de rhétorique. Ce n'est qu'en 1586 que le *curriculum* sera complet, par la création des classes de philosophie et d'histoire. Il se conformait ainsi aux principes de l'humanisme, ayant un cycle inférieur à cinq degrés et un cycle supérieur avec deux degrés de plus, philosophie et théologie. Les professeurs que la Curie romaine et l'Ordre y ont fait venir jouissaient déjà d'un prestige considérable après avoir enseigné à des collèges et universités à Rome, Vienne, Cracovie ou Graz, tels Jacobus Wujek, Antonio Possevino, Luigi Odescalchi, Étienne Szántó (Stephanus Arator) et d'autres. La qualité des disciplines enseignées (grammaire, rhétorique, dialectique, langue grecque, philosophie, théologie, histoire etc.) non seulement contribua à la consolidation du catholicisme, mais généra surtout un degré d'érudition de type européen, une action de fortification civique dans l'esprit de l'humanisme, qui détermina de nombreuses familles, fussent-elles de confession protestante ou orthodoxe, à inscrire leurs enfants aux écoles de Cluj. Il paraît même que Nicolae Pătraşcu, fils et héritier de Michel le Brave, le prince régnant de la Valachie, aurait dû étudier au collège catholique de Cluj. Les idées humanistes assuraient la rigueur et la qualité du programme éducationnel, alors que les méthodes d'enseignement

étaient en accord avec *Ratio atque Institutio Studiorum Societatis Jesu*. Ces méthodes étaient, de plus, assez permissives, afin d'attirer les jeunes « par la douceur ». Les élèves (étudiants) n'étaient pas au début obligés d'assister tous les jours à la messe, étant donné que la plupart d'entre eux « étaient nés et élevés en hérésie », dans des familles protestantes de Cluj. C'est ce qui explique l'intérêt toujours plus grand pour ce collège, visible dans la croissance constante du nombre des étudiants : environ 35 élèves inscrits en 1580, 150-200 en 1581 (en cinq classes), 230 en 1585 (en six classes), environ 350 en 1586. L'épidémie de peste de 1586 représenta un moment difficile dans l'histoire du collège. Si en 1584 l'école comptait 27 professeurs et 27 bacheliers, en 1587 il y avait seulement 15 professeurs et 15 bacheliers, 81 étant tués par le fléau. Il résulte que presque cent jeunes auraient pu finir leurs études, chiffre vraiment impressionnant, même par rapport à d'autres universités européennes. Pour attirer les parents et les élèves vers ces écoles, surtout que la plupart habitaient hors de Cluj, un foyer-internat s'avérait très nécessaire – d'autant plus que l'on estimait que la vie et l'étude dans un internat mettaient les élèves à l'abri de l'influence néfaste des « hérétiques » (protestants) qui dominait le milieu urbain. Un tel internat, d'environ 150 places, fut bâti en 1583, grâce au support matériel d'Étienne Báthory (devenu, à partir de 1575, roi de Pologne) et du Saint-Siège, alors que le Convent de la Sainte Trinité était destiné à loger des jeunes provenant de familles modestes. Les élèves avaient cependant les mêmes droits et les mêmes responsabilités, quelles que fussent leur situation matérielle et sociale, leur ethnie ou leur confession. Grâce à l'habileté des dirigeants du collège, les exigences de l'ordre et de la discipline catholique, que les internes devaient respecter, y étaient harmonieusement jointes à l'enseignement scientifique général et au jeu, éléments censés assurer une éducation vigoureuse ou, autrement dit, « un esprit sain dans un corps sain ». Soucieux d'accroître le prestige de l'école et d'assurer une émulation au sein des étudiants et des professeurs, les recteurs du collège – notamment Jacobus Wujek et Ferdinandus Capeccius – ont toujours attaché un vif intérêt à la sélection des candidats. La haute qualité de l'instruction et de l'éducation fut d'ailleurs garantie et remarquée par les « visites » (inspections) que les représentants de Rome y avaient effectuées en 1582, 1584, 1585, 1586, occasion de corriger les maladresses inhérentes, diminuer les disputes internes, enrichir le volume de livres de culte, raffermir la discipline etc.

Grâce aux efforts du pape Grégoire XIII et du roi Étienne Báthory, la ville de Cluj avait, en 1583, non seulement un collège, mais aussi un séminaire. Ce que le premier prêtre jésuite arrivé à Cluj, János Leleszi, ancien professeur à Vienne, pouvait constater en 1579, c'était l'état désastreux de la croyance catholique en Transylvanie et à Cluj (« je n'ai trouvé nulle part, chez personne, la

moindre étincelle de foi catholique », écrivait-il plein d'amertume) et un manque aigu de prêtres. Dans un mémoire qu'il adressait, en 1575, au prévôt général de l'Ordre, intitulé *De Transilvania in fide iuvanda*, le jésuite Étienne Szántó (1541-1612) proposait la fondation à Cluj d'un séminaire destiné à la formation des prêtres catholiques. C'est lui toujours qui joua un rôle essentiel dans la fondation du Collège hongrois (*Collegium Hungaricum*) à Rome (1579), où il remplit la fonction de confesseur pour les Hongrois. Compte tenu du nombre réduit d'étudiants et des revenus précaires, ce collège se réunit, une année après sa fondation, avec l'institution similaire allemande, devenant *Collegium Germanicum-Hungaricum* (1580).⁵ Le même prêtre jésuite hongrois (Stephanus Arator alias Étienne Szántó) eut d'ailleurs une autre initiative importante de politique scolaire : parmi les collèges à l'usage de différentes nations qui, à ses yeux, il serait utile de créer à Rome il y en avait un pour *Valachia inferior, quae Romandiola et Romaniola dicitur*, pays dont il disait qu'il était voisin de Transylvanie, qu'il s'appelait autrefois Dacie et que ses habitants parlaient « une langue italique corrompue », que les Italiens pouvaient toutefois comprendre. Il est évident qu'Arator faisait référence à la Valachie et ses habitants, présentés comme des Italianophones ou Latinophones, descendants de Rome. Plus importante reste cependant la dénomination *Romaniola* ou *Romandiola*, dérivant clairement de *Romania*, ce qui atteste non seulement le nom ethnique du peuple roumain, issu du latin *Romanus*, mais aussi le nom du pays, tel qu'il était en usage parmi les Roumains du temps.

Après d'autres initiatives échouées, c'est Stanislas Rescius que l'on proposa pour fonder le séminaire et reconstituer l'évêché, bien que rien n'indique qu'il fût jamais arrivé en Transylvanie. Celui qui s'occupa effectivement de l'organisation du séminaire fut Antonio Possevino, marqué par l'absence d'un clergé local et l'impossibilité de se servir, tels les jésuites polonais ou ceux arrivés de Rome et Vienne, d'interprètes pour s'acquitter de sa mission. Possevino élaborait donc le règlement de fonctionnement et porta, dès 1582, une attention toute particulière aux aspects pédagogiques et administratifs relatifs à l'organisation de l'école. Dans *Ratio seminarii pontificii et regii administrandi...*, du 18 mars 1583, Possevino établissait les règles de fonctionnement du séminaire : l'âge d'admission au collège était de minimum 15 ans ; les élèves pouvaient provenir de toutes les couches sociales ; le préfet du séminaire et le recteur du collège devaient vérifier les connaissances scolaires, les capacités intellectuelles et la conduite des élèves ; la scolarisation était gratuite, les élèves ne devant apporter que leurs propres vêtements, les livres et les draps, alors que le logement, la nourriture, le salaire des maîtres, les frais de lessive étaient pris en charge par l'école ; le recteur pouvait renvoyer un élève en cas d'irrespect des normes de l'école, de comportement indécent ou scandaleux, d'adoption de doctrines non-

orthodoxes (qui contrevenaient à la ligne officielle) ou de maladie grave. On peut donc constater que, bien que bénéficiant d'une organisation autonome, ayant ses propres préfet, vice-préfets, préfet des jésuites, personnel auxiliaire, pour des questions importantes de fonctionnement ou de direction le séminaire se subordonnait au recteur du collège. Le séminaire eut, lui aussi, beaucoup à souffrir pendant l'épidémie de peste de 1586, qui décima tout le personnel enseignant, l'activité ne recommençant qu'en 1587. Le séminaire de Cluj fût fréquenté aussi par des jeunes arrivés de l'extérieur de la Transylvanie (notamment de l'Union polono-lituanienne), sans toutefois avoir affaire à un échange actif d'étudiants avec d'autres séminaires, comme le pensaient Antonio Possevino et Étienne Báthory. Le nouveau bâtiment qui abritait le séminaire était placé à proximité de l'ancien couvent franciscain et du collège. Massimo Milanesi n'a pas été que le chef des travaux de restauration et reconstruction du collège, c'est-à-dire du cloître (*chiostro*) et de la demeure « ou avaient autrefois logé les sœurs vierges », mais aussi l'auteur du projet d'édification du séminaire. C'est lui qui dressa, en 1584, les plans et l'évaluation préliminaire des frais de construction du séminaire. Le bâtiment à trois niveaux (rez-de-chaussée et deux étages) devait être édifié dans le coin sud-est de la zone fortifiée, non loin du Bastion des Tailleurs et près de l'ancien couvent franciscain et, selon l'estimation de l'architecte, il aurait coûté 8 141 florins. Bien qu'il semble que les travaux eussent commencé, le bâtiment destiné au séminaire n'a malheureusement jamais été achevé. Massimo Milanesi fut d'ailleurs l'une des victimes de l'épidémie de peste de 1586.

P ARMI LES témoignages importants sur la présence des jésuites en Transylvanie et les écoles qu'ils y avaient fondées on doit surtout remarquer les écrits d'Antonio Possevino. Il fut l'un des quelque 50 auteurs italiens qui au XVI^e siècle ont parlé des pays roumains (ou de l'ancienne Dacie) et leurs habitants dans un esprit humaniste. Ancien secrétaire de « la Compagnie de Jésus » et diplomate au service du Saint-Siège, Antonio Possevino eut de nombreuses missions en Suède, Pologne, Russie, Transylvanie etc. Le 11 juillet 1583 il écrivait de Cracovie au cardinal Galli sur son intention de « penetrare molto più oltre della Moldavia et Valachia », mais la crainte des Ottomans l'en empêcha. Son action en Transylvanie survenait à un moment plus favorable pour la foi catholique, lorsque le pays, après presque trois décennies d'affirmation de la Réforme, avait de nouveau à sa tête des princes catholiques (de la famille Báthory), impatientes de reprendre le pouvoir perdu et restaurer le prestige de l'Église romaine.

Entretien de bonnes relations avec Étienne Báthory, prince de Transylvanie (1571-1583) et roi de Pologne (1575-1586), il lui servit de médiateur dans le

conflit avec le tsar russe Ivan IV et l'empereur habsbourgeois. Son séjour en Transylvanie visait à stimuler la Contre-Réforme et la Réforme catholique, même si les préceptes du Concile œcuménique de Trente ne pouvaient pas s'y appliquer au pied de la lettre. Intéressé à consolider le catholicisme, il eut une contribution importante à la fondation et au bon fonctionnement du collège jésuite de rang universitaire à Cluj. Profitant de l'autorité dont le souverain catholique – Étienne Báthory – jouissait en Pologne et en Transylvanie, Possevino fit de son mieux pour contrecarrer les positions que la Réforme y avait gagnées et faire revivre le catholicisme d'autrefois. Il dédia à cette fin au pape Grégoire XIII l'ouvrage monographique *Transylvania* (1583-1584), rédigé en italien. C'est une description géographique, historique, ethnique, politique et religieuse de la Transylvanie, dans laquelle, tout en se servant de ses propres observations ou de celles de différents témoins, il puise copieusement dans d'autres ouvrages, notamment dans l'ancien *Chorographia Transilvaniae* de Georg Reicherstorffer.

Si Antonio Possevino a écrit l'ouvrage *Transylvania*, ce n'était pas pour des raisons scientifiques, mais pour s'acquitter d'une mission que l'Église lui avait confiée. C'est ce qui fait que certains faits, données ou plaidoyers de ce livre doivent être pris *cum grano salis*, étant dus au zèle « missionnaire » du dignitaire jésuite, impatient de rendre à son Église sa gloire d'autrefois. Bon nombre de ses informations sont par ailleurs correctes et utiles. Les dissonances remarquées dans la présentation des Roumains sont peu nombreuses et le plus souvent formelles. L'origine romaine des Roumains, les ressemblances entre le roumain, l'italien et le latin, la présence des antiquités romaines en Transylvanie, l'organisation de l'Église d'après les normes de l'Église orientale, l'absence d'un centre et d'un territoire spécifique pour les Roumains transylvains, la présence des Roumains sur tout le territoire du pays, y compris parmi les Sicules, leur concentration massive dans certaines régions, tels le pays de Hațeg, la zone de Lugoj, le pays de Făgăraș, le statut inférieur des Roumains transylvains etc., constituent des aspects tout à fait justes, retrouvables aussi dans d'autres sources. Même si l'opinion de Possevino selon laquelle les Roumains, du fait d'être un peuple roman parlant une langue néo-latine, pourraient facilement passer au catholicisme, est un peu hasardeuse, il saisit par ailleurs des détails qui s'avèrent très utiles comme information historique. Par exemple, l'idée souvent répétée que les Roumains sont présents sur tout le territoire du pays, sans avoir un centre à eux ; qu'ils sont humbles et travaillent pour les autres ; qu'ils ont un penchant pour le vol ; que leur noblesse, même si elle fait preuve de prouesse sur les champs de bataille, reste peu nombreuse et est estimée inférieure à la noblesse hongroise – constituent autant d'aspects qui suggèrent la situation particulière des Roumains transylvains après le milieu du XVI^e siècle et la for-

mation de la principauté autonome sous suzeraineté ottomane. Dans le sillage d'Antoine Verancsics, Possevino ne fait au fond que souligner le statut différent des trois états (nations) transylvains : la noblesse hongroise, les Saxons et les Sicules. Ceux-ci habitaient un territoire bien délimité (avec des centres officiels) et dénommé selon le critère ethnique : les Saxons sur la Terre saxonne (Fundus Regius, Königsboden), les Sicules au Pays des Sicules (Ciculia, Terra Sicularum, Székelyföld), et les nobles hongrois sur la Terre nobiliaire ou hongroise (dans des comitats). Les « nations », soit les groupes privilégiés ou les états, détenaient en plus les pouvoirs politique et religieux, alors que les Roumains, qu'on n'acceptait pas parmi les états, étaient humbles, illettrés, pauvres et, par conséquent, enclins à voler. Le fait que le prince ne « récompensait » pas les nobles roumains indique la discrimination même au niveau des élites, à une époque où les paysans transylvains roumains et orthodoxes étaient discriminés par les résolutions de la Diète ayant valeur de loi. Outre ces aspects socio-politiques, Possevino est sensible à des nuances ethno-confessionnelles qui témoignent de l'évolution du sentiment national du médiéval à la modernité.

D'autres données importantes que l'auteur jésuite nous fournit concernent la diffusion de la Réforme en Transylvanie, l'organisation des Églises protestantes, la structure et la hiérarchie de l'Église des Roumains. L'information relative au métropolitain (« Metropolitana ») roumain avec le siège à Alba Iulia et sur la métropole orthodoxe avec les deux sièges épiscopaux suffragants (un probablement à Vad, dans la contrée de Dej, l'autre à Şimleu) confirme l'existence d'une organisation ecclésiastique supérieure chez les Roumains transylvains avant l'époque de Michel le Brave. L'ouvrage de Possevino porte un témoignage important de son temps sur le rang métropolitain de l'Église orthodoxe de Transylvanie, rang qui est de nos jours confirmé par différentes sources du Patriarcat œcuménique de Constantinople.

La principale mission de Possevino était de restaurer la foi catholique par différentes voies et méthodes, l'école et l'éducation y comprises. Il reconnaît avoir diligenté la fondation des écoles jésuites à Cluj en réponse à l'action similaire des « hérétiques », Giorgio Blandrata et François David en tête. L'« école de Cluj » est évoquée à travers ses professeurs renommés, tels le recteur Ioannes Sommer, originaire d'Allemagne, qui a travaillé en Moldavie et à Bistrița (« fin connaisseur de la littérature grecque »), Mathias Glirius, qu'on a fait venir de Pologne (« chevronné en littérature hébraïque »), Jacob Paléologue (« avec des études approfondies de littérature grecque ancienne »), qui ne sont toutefois pas moins critiqués pour leurs « hérésies ». Possevino raconte que, chemin faisant de Vilnius (où il avait traité au nom du pape le retour de la Suède au catholicisme), il avait rencontré le roi de Pologne, Étienne Báthory, et « lui avait demandé de ne point attendre de meilleures circonstances » pour

fonder les écoles jésuites à Cluj. Voici la relation du diplomate jésuite : « Ainsi [le roi] fit venir François Sunieri, à ce moment provincial dans nos collèges en Pologne, et l'envoya avec Jacob Vangrovecius,⁶ recteur du collège de Wilna, fonder (pour rendre gloire à Dieu) ce collège, et on lui concéda à perpétuité le couvent situé hors de Cluj, avec six villages du territoire de la même ville, habités par cinq cents familles. Ils reçurent par la suite le couvent franciscain qui, bien qu'abandonné depuis quelques années et tombé en ruine, s'appliquait mieux à porter fruits, étant situé à l'intérieur de la ville. » Pour fonder le collège de Cluj, le roi avait, selon les propos du légat, promis un montant égal à celui donné par le Saint-Siège ; il parle aussi du fonds de mille ducats hongrois à toucher tous les ans (du cens de cathèdre saxon), ainsi que de la visite qu'il avait entreprise à Cluj en compagnie du conseiller du prince, dans le but de trouver le meilleur endroit et « faire commencer les travaux ». Il tient à préciser que les citadins se montrèrent « récalcitrants » et n'acceptèrent pas de louer le local, mais que, gloire à Dieu, le collège et le séminaire furent finalement fondés à Cluj et commencèrent à développer un ample programme de redressement ou introduction du catholicisme en Transylvanie, Valachie, Moldavie et Hongrie. Possevino portait, tout comme Stephanus Arator, un grand intérêt aux Roumains, qu'ils fussent de Transylvanie, Valachie ou Moldavie. Son rêve était de mettre « les premières assises » de la conversion au catholicisme en Moldavie et Valachie, de même que dans le Banat de Lugoj et « le pays de Făgăraș, où presque tous les villages sont roumains ».

Pour l'instant – continuait le dignitaire jésuite –, ce serait un acte de grande prévoyance et charité que de soustraire quelques jeunes Roumains à l'influence de leurs parents, soit pour les faire entrer en service chez quelqu'un, ce qui en ferait de bons garçons laïques, pour ne pas inspirer de la méfiance, soit par un autre moyen. On les fera plus tard envoyer à Wilna ou dans d'autres séminaires, et quelques bons Ruthènes devraient en prendre la place au séminaire de Transylvanie. Cela éviterait à ceux-ci d'être facilement détournés de cette voie par les popes, c'est-à-dire les prêtres russes ou leurs parents, et aux Roumains d'être influencés par leurs prêtres ou autres membres de la famille, comme je l'ai déjà écrit au susdit provincial.

Possevino envisageait donc de créer des échanges de jeunes studieux entre les écoles (séminaires) de Vilnius et de Cluj, échanges qui incluaient aussi des Roumains ou notamment des Roumains.

Les professeurs qui enseignaient au séminaire et au collège de Cluj étaient généralement les mêmes. On peut retrouver dans les sources les noms des recteurs du collège, des professeurs, du personnel auxiliaire, avec leurs fonctions,

leurs études, leur ethnie. Le recteur polonais Jacobus Wujek précisait, le 27 janvier 1580, dans un rapport adressé au prévôt de l'Ordre, qu'il y avait à Cluj 13 frères jésuites. Un groupe de jésuites, Stephanus Arator en tête, arrivait à Cluj-Mănăştur en février 1580, dont un prédicateur hongrois, Arator lui-même, et un autre allemand, Wolfgang Schrech, ainsi que deux autres prêtres hongrois. Szántó-Arator les présente selon leur fonction, leurs attributions et leur ethnie : Pater Aloysius (Luigi Odescalchi), Pater Wolfgangus (Schrech), Pater Mathias (Thomany), Pater Stephanus Arator (Szántó), Pater Valentinus (Lado), Pater Sylvanus (Erdósi) et Pater Jacobus (Wujek), tous professeurs au séminaire et au collège. L'antipathie d'Arator envers le recteur Wujek – issue aussi de l'aspect ethnique – ne faisait pas de doute, il est d'ailleurs placé le dernier dans cette énumération. Arator entra en conflit avec les jésuites provinciaux polonais et critiqua ouvertement la « politique » du recteur Wujek : les repas trop copieux et raffinés ; le luxe exagéré qui régnait dans le collège ; la transformation de l'école en « auberge publique pour tous les Polonais » ; le mélange de clercs et de laïcs dans le réfectoire ; le manque de souci spirituel envers les serfs des villages concédés aux jésuites etc. La composante polonaise ou en provenance de Pologne allait cependant augmenter en 1584, lorsqu'un groupe de 14 jésuites arrivèrent à Cluj de Pologne, accompagnés du nouveau recteur, Ferdinandus Capeccius (Ferrante Capecci), qui remplaça Wujek. L'épidémie de peste donna malheureusement un coup dur au collège, qui perdit un grand nombre de ses professeurs et étudiants : Ionas Kredick et Ioannes Elbingus, professeurs de sciences humaines ; Hieronymus Fanfonius, professeur de dialectique, rhétorique et philosophie ; Paulus Kiniskovicz, professeur de philosophie et histoire ; et même le recteur Capeccius. Six seulement des anciens jésuites restèrent en vie : Matheus Strusius, Andreas Busau, Ioannes Cracowinski, Valentinus Lado, Simon Raz et Simon Pultoviensis (Domoslawski). D'autres professeurs allaient venir plus tard, tels Emmanuel Vega, professeur de controverses religieuses, préfet des novices, des aspects spirituels et de la Congrégation de la Vierge ; Ioannes Gonzales, professeur de philosophie ; Balthasar Geroki, professeur de sciences humaines ; Sebastianus Schadecus, professeur de syntaxe ; Ludovicus Lucari, professeur de grammaire ; Jacobus Mosowski, professeur d'économie, grec ancien et dialectique ; Gregorius Vascharelinus, Martinus Ostiensis, Ioannes Brzozoviensis, Ioannes Pax et Bartholomaeus Tembor.

Organisée en fonction des prescriptions de la *Ratio studiorum* et des règlements visant le classement, la préservation et la conservation des livres, la bibliothèque joua un rôle important dans la vie du collège. Deux des douze points qu'Étienne Báthory avait établis à Vilnius, le 17 juillet 1579, au sujet de l'organisation du collège, concernaient les livres et la manière de les procurer. Envoyés de Cracovie et destinés principalement au culte, les premiers livres

arrivèrent à Cluj dès 1579. Une deuxième tranche suivit en 1580, lorsque Stephanus Arator, qui avait reçu de la part du roi 130 écus pour acheter des livres, apporta de Pologne un grand nombre de volumes nécessaires aux débats théologiques. C'est lui d'ailleurs qui assumait la tâche d'organiser et administrer la bibliothèque. Une bonne part des livres de la bibliothèque – environ 200 livres anciens – provenait de l'intérieur de la Transylvanie, représentant les exemplaires que les réformés avaient confisqués et mis en dépôt à Alba Iulia (ouvrages de droit, scolastique, littérature etc.) et qui avaient besoin de restauration et conservation. La bibliothèque enrichit ses collections grâce à Antonio Possevino, qui en mars 1583 apportait de Pologne de nombreux ouvrages, ainsi que des subsides de la part du roi Étienne Báthory et du pape. En 1585 les jésuites de Cluj reçurent l'ancienne bibliothèque humaniste de l'évêché d'Oradea (estimée à 2 000 florins), de même que les tissus et les candélabres qui avaient échappé à la dévastation des protestants. La valeur et l'ancienneté de certains volumes étaient impressionnantes, comme Stephanus Arator l'écrivait en 1587 au prévôt général de l'Ordre, Antonio Acquaviva, faisant mention de neuf livres « écrits en lettres d'or », dont un estimé à « 600 ducats ». Bref, on peut affirmer que la grande majorité des livres était le résultat des donations faites par le roi Étienne Báthory, des subsides et des donations papales, dont quelques ouvrages d'explication et promotion du nouveau calendrier grégorien. D'après le catalogue que l'on peut encore consulter, les livres étaient de littérature, philosophie, mathématiques, astrologie, grammaire, rhétorique, linguistique, grec, latin, théologie et théologie comparée. Les livres catholiques portaient essentiellement sur le dogme, la discipline, les décrets tridentins etc. La bibliothèque comportait deux sections : une section principale, ouverte à tous les professeurs, aux étudiants et à tous ceux qui voulaient emprunter des livres, et une section secondaire, où l'on trouvait des livres « interdits », surtout de la littérature classique latine païenne (Catulle, Properce, Ovide, Horace, Plaute, Térence), réservés à certains maîtres de philosophie et théologie. Antonio Possevino fut aussi l'auteur d'un règlement d'emploi des livres à l'usage des étudiants. La bibliothèque fonctionna avec succès jusqu'en 1586, lorsque, tout comme le collège et le séminaire, elle fut fermée à cause de l'épidémie de peste. L'activité fut reprise l'année suivante, malheureusement pour peu de temps, puisque, comme tout le monde le sait, en 1588 les jésuites allaient être expulsés de la principauté. Si le collège a été l'une des plus hautes écoles de la région, la bibliothèque a été, elle aussi, une des plus importantes institutions de ce genre du sud-est européen.

Censées développer les qualités spirituelles-religieuses des étudiants, exercer la mémoire, enrichir les connaissances de langue latine, aider à la socialisation et raffermir le moral, les représentations théâtrales ont eu un rôle significatif

dans la vie du collège. De pareilles manifestations, qui tombaient à la charge du recteur et des professeurs de sciences humaines, constituaient par ailleurs de bonnes occasions pour attirer le public et le persuader de la valeur intellectuelle et de l'ouverture des étudiants et des maîtres jésuites. Le répertoire était constitué de pièces antiques ou inspirées des thèmes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et les spectacles avaient généralement lieu à la fin de l'année scolaire, à l'occasion des visites de certaines personnalités ou lors de différentes fêtes et processions. Une première manifestation de ce genre est mentionnée en décembre 1579, à Cluj-Mănăştur, à l'inauguration des écoles jésuites, une autre, au printemps de 1581, lors de l'ouverture à Cluj de l'assemblée du comitat (la session de la Diète). D'autres représentations théâtrales eurent lieu en 1582, 1583, lors de la visite de l'évêque de Kamianets, en 1585, à la réouverture solennelle des écoles etc.

Le collège et le séminaire se firent remarquer dans la vie de la cité aussi par leur participation aux controverses et aux débats religieux. La première tentative de ce genre est mentionnée le 24 avril 1581 et appartient aux protestants, qui organisèrent un débat sur le thème biblique de « la parole de Dieu ». Le professeur Luigi Odescalchi se fit le défenseur des thèses catholiques, en présence du roi et prince Étienne Báthory et d'un seul protestant (le surintendant calviniste de Târgu-Mureş), et en l'absence des 50 « ministres hérétiques » qui s'étaient annoncés. Les jésuites étaient normalement encouragés à éviter les disputes religieuses avec les protestants et à servir la foi surtout par le biais de l'éducation et de l'activité pastorale, mais la virulence des attaques calvinistes, unitariennes et luthériennes provoqua une réaction similaire de la part des jésuites hongrois, notamment de ceux de Cluj, formés à de hautes écoles et chevronnés dans l'activité d'enseignant. Une autre tentative de débat religieux, selon les témoignages, aurait dû avoir lieu en novembre 1587, lors de l'assemblée du comitat (la Diète) à Cluj, à l'occasion de la visite du prince Sigismond Báthory et de quelques membres de l'assemblée du pays au collège, au séminaire et à la Congrégation de la Vierge. Le thème de dispute avec les unitariens aurait dû être la sainteté de Jésus-Christ, mais craignant des incidents, le gouverneur de la Transylvanie, Ioannes Géczy, arrêta la manifestation.

La mort d'Étienne Báthory et l'épidémie de peste – les deux survenues en 1586 – donnèrent un coup dur au collège et au séminaire, et généralement à toute la mission jésuite. Cette maladie terrible décima, on l'a déjà mentionné, 18 des 29 membres de la mission. Dans le marasme général, quelques chefs catholiques firent acte d'apostasie, alors que les protestants profitèrent pour accuser les catholiques du fléau qui s'était abattu sur la Transylvanie. Le rappel d'Antonio Possevino en Italie, en 1588, signifiait la disparition de l'initiateur des actions de la Réforme catholique en Transylvanie et d'un grand diplomate

de la cause catholique. Ce sont autant de faits qui hâtèrent les accusations que la Diète d’Aïud porta contre les jésuites, en octobre 1588, de même que leur exclusion de la principauté par la Diète de Mediaș. C’est aussi ce qui conduisit à l’interruption temporaire de l’activité du collège de Cluj. Sur la recommandation du pape Sixte V, le prince Sigismond Báthory rappela les jésuites en 1591, ce qui obligea les états (« nations ») de Transylvanie à annuler les articles relatifs aux catholiques et aux jésuites. Ainsi, grâce aux efforts d’Alfonso Carillo, les hautes écoles de Cluj furent rouvertes, avec quelques-uns de leurs anciens professeurs, tel Jacobus Wujek, nommé à la tête du séminaire jusqu’en 1597. Cette restauration de l’enseignement supérieur catholique à Cluj n’assura malheureusement pas la continuité de l’activité du collège. Un rapport datant de 1601 atteste tout de même que le collège continua à fonctionner, avec cinq classes inférieures et une classe de philosophie, que le séminaire avait des étudiants, et il mentionne même les noms de deux « frères » jésuites qui s’occupaient de l’instruction. Les deux écoles cessèrent malheureusement leur activité en 1603, lorsque, pendant une révolte violente des citoyens claudiopolitains protestants (unitariens) contre la Compagnie de Jésus, elles furent incendiées et démolies. En 1606 les jésuites furent définitivement expulsés, le pays tombant, pendant presque un siècle, sous la domination politique protestante (plus précisément calviniste).

MALGRÉ SA brève existence, le Collège jésuite de Cluj fondé en 1579-1581, avec le séminaire adjacent (qui s’y ajouta plus tard) constitua un antécédent notable dans la vie de la principauté et engendra une émulation spirituelle qui resta à jamais gavée dans la mémoire collective. Il domina qualitativement toutes les institutions d’enseignement de la Transylvanie protestante, représentant en fait la première université dans l’histoire de la principauté, la première institution d’enseignement supérieur sur le territoire actuel de la Roumanie, organisée en conformité avec les principes reconnus au niveau européen. Il fut l’un des collèges jésuites majeurs que l’on fondait en toute l’Europe du temps dans le contexte complexe de la Contre-Réforme et de la Réforme catholique. Pour l’élite reconnue de la Transylvanie, formée de Hongrois, Saxons et Sicules, principalement pour les catholiques, mais aussi pour les protestants, le collège constitua la plus importante institution d’enseignement supérieur du pays. L’école parvint assez vite à un *curriculum* complet, avec toutes les disciplines, les classes et les grades spécifiques d’un *collegium maior*, qui devait et allait conférer les titres de *baccalaureus*, *magister* et *doctor* et avoir finalement les trois facultés consacrées – sous des formes typiquement jésuites –, de philosophie, théologie et droit. Par leurs caractéristiques essentielles – la formation des professeurs, la qualité des étudiants, le *curriculum*, la

structure de la bibliothèque, le nombre des étudiants inscrits et de ceux qui ont fini leurs études etc. – le collège et le séminaire de Cluj constituèrent ensemble une institution d'enseignement supérieur extrêmement sérieuse, en rien inférieure à celles d'Italie, France, Allemagne, Espagne, Pologne ou Autriche. Ce collège jésuite de rang universitaire demeura un exemple pour la Transylvanie, et principalement pour la ville de Cluj et, malgré sa discontinuité et certaines discriminations visibles au XVII^e siècle, à l'époque de la principauté calviniste, il réussit à créer une tradition, qui allait être reprise vers 1700 et au siècle des Lumières. Par ses réussites et ses idéaux, par la « communauté des magisters et des étudiants » formée autour de lui, le collège fondé à Cluj en 1579-1581 est à l'origine de l'université moderne et de celle contemporaine actuelle, européenne, qu'on appelle avec fierté *Alma Mater Napocensis*.



Notes

1. La Hongrie en tant que royaume indépendant disparut de la carte de l'Europe en 1541, lorsque son noyau fut transformé en pachalik, le nord-ouest et l'ouest tombèrent sous la domination des Habsbourg, alors que l'ancien voïvodat de Transylvanie, avec le Banat et les Parties occidentales (Partium), devint principauté autonome sous suzeraineté ottomane. En 1552, le Banat de la plaine fut occupé par les Ottomans.
2. Par exemple, la ville de Cluj comptait, dans le dernier quart du XVI^e siècle, de 300 à 500 catholiques, sur une population de 7 500-8 000 habitants.
3. De nos jours, rue Mihail Kogălniceanu.
4. On précisait en 1580 que les curés catholiques qui allaient être nommés dans ces villages devaient toucher un revenu conforme à leur qualité (soit un quart de la dîme à payer par chaque habitat).
5. Le rôle du collège hongrois de la Cité éternelle dans l'éducation des jeunes Hongrois fut cependant nettement inférieur à celui des écoles équivalentes de Cluj : le *Collegium Hungaricum* n'avait en 1579 que quatre étudiants, et après l'union avec le collège allemand il n'allait jamais dépasser deux-trois étudiants par an ; 45 ethniques hongrois au total (dont six de Transylvanie) y sont enregistrés de 1580 à 1600, alors qu'au collège de Cluj, dans une année néfaste telle 1587, il y avait 15 jeunes qui finissaient leurs études, et ils auraient pu toucher à 100 si, comme on l'a déjà vu, ils n'avaient pas disparu dans l'épidémie de peste.
6. Vangrovecius ou Vangrovitius est le nom latinisé de Jacobus Wujek, ancien recteur du Collège de Vilnius, devenu recteur à Cluj.

Bibliographie sélective

- Alzati, Cesare. *Terra Romena tra oriente e occidente. Chiese ed etnie nel tardo '500*. Milan, 1981.
- Biró, Vencel. *La politique religieuse et scolaire d'Étienne Báthory en Transylvanie*. Cracovie, 1935.
- Bitskey, István. *Il collegio germanico-ungarico di Roma. Contributo alla storia della cultura ungherese in età barocca*. Rome, 1996.
- Castaldini, Alberto. « Ipotesi sulle origini familiari del gesuita Antonio Possevino ». *Transylvanian Review*, vol. XV, n° 2, 2006, p. 3-14.
- Holban, Maria, coord. *Călători străini despre Țările Române*. Vol. II. Bucarest, 1970.
- Jakó, Klára. *Az első kolozsvári egyetemi könyvtár története és állományának rekonstrukciója 1579–1604*. Szeged, 1991.
- Lăzărescu, George et Nicolae Stoicescu. *Țările Române și Italia până la 1600*. Bucarest, 1972.
- Mârza, Radu. « Iezuiții în Transilvania (1579-1588). Considerații preliminare ». *Anuarul Institutului de Istorie Cluj-Napoca*, vol. XXXIV, 1995, p. 149-157.
- Pall, Francisc. « Frământările sociale și religioase din Cluj în jurul anului 1570 ». *Anuarul Institutului de Istorie Cluj*, vol. V, 1962, p. 7-34.
- Papacostea, Șerban. *Geneza statului în Evul Mediu românesc. Studii critice*. Édition ajoutée, Bucarest, 1999.
- Pascu, Ștefan, coord. *Istoria Clujului*. Cluj, 1974.
- Pascu, Ștefan et Viorica Marica. *Clujul medieval*. Bucarest, 1979.
- Periș, Lucian. *Le missioni gesuite in Transilvania e Moldavia nel Seicento*. Cluj-Napoca, 1998.
- Pop, Ioan-Aurel. « The Antecedents of the Modern University in Cluj ». *University and Society: A History of Cluj Higher Education in the 20th Century*, coord. Vasile Pușcaș. Cluj-Napoca, 1999, p. 11-14.
- Pop, Ioan-Aurel. « Patriarhia ecumenică din Constantinopol și biserica românilor din Transilvania (secolele XIV-XVII) ». *Apoziția. Publicație anuală a Societății culturale Româno-Germane Apoziția*. Munich, 2007, p. 299-306.
- Popa, Aura L. *Activitatea misiunii iezuite din Transilvania 1579-1600*. Cluj-Napoca, 2007 (thèse de doctorat).
- Possevino, Antonio. *Transylvania (1584)*. Éd. Andrea Veress. Budapest, 1913.
- Rus, Vasile. *Misiunile iezuite în Transilvania, Banat și Partium (1579-1715). Elemente de cultură spirituală*. Cluj-Napoca, 2003 (thèse de doctorat).
- Scientia et pietas. Collegium Claudiopolitanum Societatis Jesu (1581)*. Éd. Doru Radosav et Ionuț Costea. Cluj-Napoca, 2005.
- Veress, Andrei. *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*. 2 vols. Bucarest, 1927-1931.
- Veress, Endre. *Epistolae et Acta Jesuitarum Transylvaniae temporibus principum Báthory (1571-1613)*. 2 vols. Cluj-Budapest, 1911-1913.

Abstract

The Beginnings of a Modern University in Cluj: The Jesuit College between 1579 and 1581

The reorganization of the educational system operating within the Catholic Church began before the Reformation, in the early 16th century, focusing on the study of the Holy Scriptures and on the liturgical education of the clergy. Still, the coordinates of the new education were actually set during the Council of Trent. Despite its rather short existence, the Jesuit College of Cluj, established in 1579–1581, and the adjoining seminary (added later) came to create a notable precedent in the life of the principality and triggered a spiritual emulation that remained forever present in the collective memory. From a qualitative point of view, it remained superior to all Protestant educational institutions in Transylvania, being in fact the first university in the history of the principality and the first higher education institution on the present-day territory of Romania, organized in keeping with principles recognized throughout Europe. Given its successes and its ideals, as well as the “community of masters and students” that took shape around it, the college established in Cluj in 1579–1581 can be said to lie at the foundation of the modern and contemporary European university which we proudly call our *Alma Mater Napocensis*.

Keywords

Cluj higher education, Jesuits, Antonio Possevino, Catholicism